

Les regards portés sur Cadix et Séville par l'abbé de Vayrac et le père Labat au début du XVIII^e siècle

JEAN-RENÉ AYMES

(*U.F.R. d'Études Ibériques et Ibéro-américaines de Paris III – Sorbonne Nouvelle*)

Résumé. Bien que l'approche des deux ecclésiastiques diffère considérablement de celle des multiples visiteurs à l'époque romantique, l'abbé de Vayrac et le père Labat sont intéressés, comme eux, par les admirables monuments religieux (à Séville) et civils (les murailles à Cadix), le spectacle de la rue et la mentalité des femmes. Déjà se dessinent quelques futurs stéréotypes valorisants ou péjoratifs, mais demeurent étrangers au regard des deux Français les « manolas », le folklore, la corrida, les traces de la lointaine occupation arabe et toutes les scènes plus tard qualifiées de « pittoresques ». En ce début du XVIII^e siècle, Madrid et l'Escorial marquent habituellement le terme des voyages en Espagne, mais l'heure des enthousiasmantes visites de Cordoue et, surtout, de Grenade n'a pas encore sonné.

Mots-clés. XVIII^e siècle, époque romantique, récits de voyage, Cadix, Séville, religion, monument, spectacle de la rue

Abstract. Although the approach of both clergymen is considerably different from that of many visitors from the romantic period, Abbot de Vayrac and Father Labat are also interested in the splendid religious monuments of Sevilla and the civil monuments (such as the walls in Cadiz), the street sights and the mentality of women. Some future stereotypes already stand out, whether positive or derogatory, but the “manolas”, the “corrida”, the traces of ancient Arabic occupation and all the scenes that would later be considered as “picturesque” cannot be understood by the two Frenchmen. At the beginning of the eighteenth century, Madrid and the “Escorial” are the usual object of travels in Spain, but the enthusiastic visits of Cordoba and, above all, Granada have not come yet.

Keywords. The Eighteenth Century, the Romantic period, Travel narrations, Cadiz, Sevilla, Religion, Monument, Street Sight

Les voyages des étrangers en Espagne à des fins de visite, plutôt rares au XVII^e siècle, sont encore peu nombreux au long du siècle suivant¹. Le plus souvent, Madrid et l'Escorial en constituent l'objectif et en fixent le terme.

Pour l'étude de la littérature des voyages au XVIII^e siècle, examen appelé à mettre en valeur la spécificité du regard des visiteurs, s'offrent deux possibilités lorsqu'il s'agit d'opérer une comparaison entre deux époques. Si, pour ce faire, on voulait remonter dans le temps –

¹Arturo FARINELLI, *Viajes por España y Portugal desde la Edad Media hasta el siglo XX - Divagaciones bibliográficas por Arturo Farinelli*, Madrid, s.n., 1920 ou 1921.

cette tentative est abandonnée ici –, on ne manquerait pas de se tourner vers la *Relation du voyage d'Espagne* de Madame d'Aulnoy (1691), encore qu'il n'y soit pas question de l'Andalousie². Il conviendrait également de parcourir, bien qu'il s'agisse d'un voyage factice, *Le voyageur d'Europe où sont les voyages de France, d'Italie et de Malthe, d'Espagne et de Portugal* d'Albert Jouvin de Rochefort (1672)³. En revanche, parce que le manuscrit concerne plusieurs villes andalouses, aurait été recommandé l'examen du *Voyage d'Espagne et de Portugal* (1698) de François de Tours, un prédicateur capucin⁴. Comme nos propres recherches nous ont conduit à nous intéresser à la première moitié du XIX^e siècle et à évoquer « Séville sous le regard des voyageurs français à l'époque romantique »⁵, notre choix s'est porté, en vue d'une simple ébauche de comparaison, sur les écrits de deux ecclésiastiques, l'un d'eux (le père Labat) plus connu que l'autre (l'abbé de Vayrac), qui ont visité tous deux, au début du XVIII^e siècle, deux villes andalouses, l'une (Séville) plus attirante et plus riche en monuments que l'autre (Cadix).

Le père Labat

Le père Jean-Baptiste Labat, né en 1664, est un frère prêcheur dominicain qui a enseigné la philosophie à Nancy et a été désigné, en 1693, par le chapitre de son ordre pour partir à la Martinique où il déploiera plusieurs activités parfois étrangères à sa condition. Par exemple, il lève une compagnie de soixante Noirs pour repousser une attaque des Anglais. Tout prêtre qu'il est, il est partisan de l'esclavage. Esprit curieux, il s'intéresse à l'utilisation de la canne à sucre et à l'élaboration du rhum⁶. De retour en Europe, il acquiert une relative célébrité en rédigeant son *Nouveau Voyage aux Isles Françaises de l'Amérique* qui aura plusieurs

² Madame D'AULNOY, *Relation du voyage d'Espagne* (avec une introduction et des notes de R. Foulché-Delbosc), Paris, Librairie Klincksieck, 1926. Voir quelques généralités relatives à Madame d'Aulnoy dans Bartolomé et Lucile BENNASSAR, *Le voyage en Espagne – Anthologie des voyageurs français et francophones du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, 1998, p. 1200-1201.

³ Albert JOUVIN DE ROCHEFORT, *Le voyageur d'Europe où sont les voyages de France, d'Italie et de Malthe, d'Espagne et de Portugal*, Paris, D. Thierry, 1672, 3 tomes en 6 volumes. Deux d'entre eux sont consacrés à « Le voyage d'Espagne et de Portugal et le voyage dans les Pays Bas ».

⁴ François DE TOURS, *Voyage d'Espagne et de Portugal, du père François de Tours, prédicateur capucin – Référence et liste des villes visitées* dans R. FOULCHÉ-DELBOSC, *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal*. Édition consultée : Madrid, Julio Ollero y Ramos editores, 1991, n° 123, p. 94. Notice biographique dans Bartolomé et Lucile BENNASSAR, *op. cit.*, p. 1216-1217. François de Tours a visité, dans l'ordre, Cadix, Puerto de Santa María et Séville.

⁵ Jean-René AYMES, « Séville sous le regard des voyageurs français à l'époque romantique », Bernard LAVALLÉ (éd.), *Séville – Vingt siècles d'histoire*, Bordeaux, Maison des Pays Ibériques, 1992, p. 131-154.

⁶ Notice biographique dans Bartolomé et Lucile BENNASSAR, *op. cit.* p. 1222-1223. La note biographique proposée par Carlos García-Romeral Pérez dans la *Bio-bibliografía de Viajeros por España y Portugal (siglo XVIII)*, Madrid, Ollero y Ramos editores, 1999, est extrêmement succincte, et il nous appartiendra de soumettre à examen l'opinion de l'auteur, selon lequel « la vision de l'Andalousie diffère de celle qui est habituelle », *op. cit.*, p. 133.

rééditions. Il est devenu un spécialiste de la littérature de voyage. On s'intéresse ici aux *Voyages du P. Labat, de l'ordre des frères prêcheurs en Espagne et en Italie*⁷.

Parti de la Martinique en août 1705, il débarque à Cadix le 10 octobre. Il séjourne en Andalousie pendant plus de trois mois, jusqu'au 6 février 1706, car le port de Cadix est soumis au blocus des Anglais.

Sa personnalité le rend sympathique, car il est, à la fois, curieux, intelligent, cultivé et jovial.

Il voue un culte à la vérité et recherche une exactitude rigoureuse afin de rendre compte de tout ce qu'il voit de ses propres yeux et qu'il apprend à l'écoute de ses accompagnateurs et guides. Toutefois, il ne pousse pas l'honnêteté intellectuelle jusqu'à mentionner les livres consultés au cours de la rédaction de son récit à Paris, alors qu'il logeait au couvent des missions étrangères⁸.

L'abbé de Vayrac

Bien que Jean Sarrailh lui ait consacré une place honorable dans un article publié en 1934, on sait peu de choses sur l'abbé Jean de Vayrac (1664-1734), né en Auvergne, collaborateur d'un cartographe connu, Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville⁹. Sa publication examinée ici s'intitule *État présent de l'Espagne*, ouvrage publié à Paris en 1718 et à Amsterdam en 1718 ou 1719¹⁰.

⁷ Père LABAT, *Voyages du P. Labat, de l'ordre des frères prêcheurs en Espagne et en Italie*, Paris, chez Jean-Baptiste et Charles Delespine, 1730, 8 vol. Carlos GARCÍA-ROMERAL PÉREZ, *op. cit.*, mentionne l'édition suivante : *Viajes del padre Labat en España (Recopilación, traducción y notas de José García Mercadal)* dans *Viajes de extranjeros por España y Portugal*, Salamanca, Junta de Castilla y León, 1999, vol. 4, p. 497-571. Pour des raisons de commodité, nous utilisons l'édition du *Voyage du P. Labat en Espagne (1705-1706)*, Paris, Editions Pierre Roger, 1927 ; elle comporte quelques planches hors-texte et les notes de Hyrvoix de Landosle. L'ayant nourri de quantité de brèves citations accompagnées de commentaires toutefois sommaires, Jean Sarrailh, voilà un demi-siècle, a permis une bonne connaissance de l'ouvrage en question dans son article intitulé « Le voyage du Père Labat en Andalousie (Octobre 1705 - Février 1706) », publié dans les *Annales de l'Université de Paris*, n° 2 (avril-juin 1963), p. 169-189.

⁸ Il cite une fois Fray Jerónimo de la Concepción, auteur de *Emporio del Orbe. Cádiz ilustrada, investigación de sus antiguas grandezas, discurrida en concurso del general imperio de España*, Amsterdam, 1690. Voir Ismael BENGOCHEA, *Jerónimo de la Concepción – Historiador de Cádiz*, Cádiz, Carmelitas Descalzos, 1980.

⁹ Jean SARRAILH, « Voyageurs français au XVIII^e siècle : de l'abbé de Vayrac à l'abbé Delaporte », *Bulletin Hispanique*, vol. 36 (1934), p. 29-70.

¹⁰ Titre complet : Jean-Baptiste BOURGUIGNON D'ANVILLE, *État présent de l'Espagne où l'on voit une Géographie Historique du Pays, l'établissement de la Monarchie, ses Révolutions, sa Décadence, son Rétablissement et ses Accroissements, les Prérrogatives de la Couronne, le Rang des Princes et des Grands, la forme du Gouvernement Ecclésiastique, Militaire et Civil, le tout extrait des loix fondamentales du royaume les plus authentiques et des meilleurs auteurs*, Paris, chez Antoine des Hayes (ou Antonin Deshayes), 1718, 3 vol., et Amsterdam, 1719, 3 vol.

Sa liberté d'esprit et son souci d'impartialité le poussent à critiquer le récit de Madame d'Aulnoy, bien qu'il s'en inspire fréquemment¹¹. Il a copié aussi, notamment pour Valence, les *Délices d'Espagne et de Portugal* (1707) de Juan Álvarez de Colmenar¹².

Cadix

Dans les deux publications de Vayrac et de Labat¹³ la visite de Cadix précède celle de Séville.

La grande différence entre la description de Vayrac et celle de Labat est la pauvreté du témoignage du premier nommé, qui contraste avec la relative richesse du récit du second. Le regard de Vayrac n'est pas même celui d'un touriste qui se doit d'être curieux. Ne figurent ni les habitants, ni leurs façons d'être, ni leurs fêtes : on est à mille lieues du « costumbrismo » qui sera cultivé dans la littérature de la première moitié du XIX^e siècle.

Le commerce

Sur un point du moins, les deux auteurs s'accordent : en raison de l'activité importante du port, Cadix est désignée comme une ville marchande et riche en or, argent et marchandises, selon Vayrac. Mais, tandis que celui-ci, passablement ignorant, donne à penser que les bateaux sont espagnols en majorité, Labat, qui consacre plusieurs pages à l'évocation du commerce, a appris que les galions appartiennent à plusieurs nationalités : française, hollandaise, génoise. En revanche, le commerce actif avec les Indes Orientales est monopolisé par les Espagnols (Labat).

Les murailles

Les « bonnes murailles et bastions réguliers » ne retiennent pas l'attention de Vayrac. Au contraire, Labat procède à une description étonnamment détaillée où il est question de bastions, de courtines, de plateformes, d'escarpes et de contrescarpes. L'explication doit tenir au fait que, en 1705, l'Espagne était en guerre et Cadix sous la menace du blocus anglais par mer. De là, chez Labat, la vision d'une ville comme repliée sur elle-même à l'intérieur d'une

¹¹ Dans son article mentionné plus haut, celui publié en 1963, Jean Sarrailh s'est prononcé avec fermeté – ce que nous nous abstenons de faire ici – sur la personnalité du Père Labat et, notamment, sur son penchant à l'abandon de l'objectivité et à l'utilisation de l'ironie ou du sarcasme lors de son évocation des moines, des femmes, de l'orgueil des Espagnols et de la nourriture.

¹² Juan ÁLVAREZ DE COLMENAR, *Délices d'Espagne et de Portugal*, Leyde, P. Vander Aa, 1707, 4 vol. Il existe également une édition postérieure : Leyde, Pieter Van Der Aa, 1715, 6 vol.

¹³ Nous nous autorisons à faire l'économie, dorénavant, des mentions « père » pour Labat et « abbé » pour Vayrac.

enceinte impressionnante, mais non inexpugnable. Labat se livre ici à des considérations inquiétantes et pessimistes que lui a suggérées un Français ingénieur de la Marine, rencontré sur place : si les navires de guerre anglais en venaient à exercer un blocus total, la résistance des assiégés ne pourrait durer plus de huit jours, car les vivres et l'eau potable seraient insuffisants. Du reste, les batteries ne sont pas redoutables et certains « murs de clôture » ne sont qu'en terre battue. Le lecteur est surpris par cette importance attribuée à ces données de nature militaire émanant d'un ecclésiastique en principe profane en la matière ; mais il faut se rappeler que Labat, lors de son séjour aux Antilles, était devenu familier des risques ou de la réalité d'un conflit armé engagé avec les Anglais.

Comme on pouvait s'y attendre, à l'époque romantique, les remparts passent inaperçus, sauf lorsque les visiteurs signalent, sans plus, qu'ils constituent la promenade préférée des gaditans.

Les maisons

À une différence près concernant « Port Sainte Marie », dont les larges rues sont bordées de maisons bien bâties, celles-ci, à Cadix, n'appellent pas la moindre observation de Vayrac. Labat est à peine plus bavard, se contentant de noter la petite dimension des fenêtres, l'existence de cours carrées et l'ornementation des portes par des colonnes.

Le contraste est notable avec l'évocation de l'architecture civile à l'époque romantique. En effet, aux yeux des visiteurs, cette architecture est originale et non européenne, peut-être d'origine arabe. On pense, notamment, à Théophile Gautier qui souligne « l'effet le plus pittoresque (*sic*) de la structure de ces maisons avec de curieuses tourelles faisant office de miradors »¹⁴.

Au XVIII^e siècle, la surprise naissait également de la découverte de ces cours intérieures – Labat n'utilise pas le terme « patio » – qui confèrent à ces demeures l'aspect de petits cloîtres.

Le spectacle de la rue

Le lecteur actuel s'étonnera du silence maintenu par Vayrac à propos de l'occupation des rues par les diverses catégories d'habitants ou par les étrangers de passage. Au contraire, Labat, quoique sans faire preuve d'originalité ni se priver de recourir à des stéréotypes, peuple les rues de marchands, de promeneurs, de fainéants, de mendiants arrogants et de voleurs. Les

¹⁴ Théophile GAUTIER, *Voyage en Espagne, suivi de España*, édition utilisée (avec préface de Patrick Berthier), Paris, Gallimard, « Folio », 1981, p. 415.

gens fortunés se déplacent dans des carrosses tirés par des mules et décrits avec précision. Labat décrit également avec ses particularités la tenue vestimentaire des hommes, notamment l'obligatoire manteau.

Plus tard, le marquis Astolphe de Custine, dans *L'Espagne sous Ferdinand VII* (1838)¹⁵, portera son attention sur « les costumes pittoresques » des femmes. Il est bien connu que l'épithète « pittoresque », non utilisée par Vayrac et Labat, est d'usage courant chez les visiteurs de l'époque romantique. Dans de *Paris à Cadix*, Alexandre Dumas regrettera l'altération du caractère spécifiquement espagnol et pittoresque de la tenue vestimentaire féminine : certes, la mantille, l'éventail et le peigne d'écaïlle sont préservés, mais de nombreuses dames sont « mises à la française » ; le mal, chez les messieurs, est spécialement déplorable à Séville où la grande mode, évoquée avec l'habituel humour, est d'« être Français depuis la semelle du soulier jusqu'à la ceinture, et Andalou depuis la ceinture jusqu'au pompon du chapeau »¹⁶.

Les monuments religieux

La pauvreté du discours de Vayrac se retrouve ici aussi, à notre surprise, car nous avons affaire à un ecclésiastique en principe très attentif aux monuments consacrés à la religion : quelques lignes seulement concernant la cathédrale, et silence à propos des diverses églises, hormis une allusion à un très beau tabernacle dans l'une d'elles.

Totalement inattendu est le jugement péjoratif porté par Labat sur la cathédrale qui est « ni grande, ni belle », mais triste et malpropre.

Plus tard, Gautier, ni admiratif, ni déçu, ni surpris, se bornera à estimer que cette « vaste bâtisse du XVI^e siècle » ne peut égaler les cathédrales de Burgos, Tolède et Cordoue.

Le rejet méprisant de Labat s'applique aussi au palais de l'archevêque, « vieux, mal bâti » et mal distribué.

Globalement, à l'époque romantique, Cadix, par opposition à Grenade, Séville et Cordoue, ne sera pas tenue pour une ville méritant d'attirer les touristes. Alexandre Dumas sera péremptoire : « Rien à voir à Cadix : ni monuments, ni palais, ni musées, une cathédrale d'assez mauvais goût, voilà tout. Mais ce qu'on vient chercher à Cadix comme à Naples, c'est ce ciel bleu, cette mer bleue, cet air limpide et ce souffle d'amour qui court dans l'air »¹⁷.

¹⁵ Astolphe de CUSTINE, *L'Espagne sous Ferdinand VII par le marquis de Custine*, Paris, Ladvocat, 1838, 4 vol., édition utilisée (avec préface de Julien-Frédéric Tarn), Paris, François Bourin, 1991, p. 370. Notice biographique de Custine dans Bartolomé et Lucile BENNASSAR, *op. cit.*, p. 1211.

¹⁶ Alexandre DUMAS, *De Paris à Cadix*, édition utilisée Paris, Éditions François Bourin, 1989, citations respectivement p. 327 et p. 398.

¹⁷ *Ibid.*, p. 482.

L'Église et la religion

Il était naturel, voire obligatoire, que les deux ecclésiastiques Vayrac et Labat consacrent la plus large part à l'évocation de l'institution religieuse locale et des pratiques cultuelles. Il était même imaginable qu'ils fassent état, ne serait-ce qu'à travers des sources écrites disponibles, du redoutable et fameux tribunal de l'Inquisition dont la composition et le fonctionnement étaient assez bien connus en France, notamment à travers l'évocation détaillée offerte par Barthélemy Joly au début du XVII^e siècle¹⁸. Mais il est vrai que ni Cadix ni Séville ne sont concernés. Il est vrai aussi, en sens inverse, que, en 1728-1730, Étienne de Silhouette, dans sa *Relation de Paris en Italie, Espagne et Portugal du 22 avril 1729 au 6 février 1730*, reconnaît qu'« il est difficile de donner une connaissance exacte de l'Inquisition »¹⁹. À l'époque romantique, les voyageurs passeront outre leur méconnaissance de l'odieuse institution et préféreront rechercher des effets horripilants en composant des scènes de torture.

L'approche de l'institution cléricale chez Vayrac est double. Concernant Cadix, elle est externe et objective : l'évêché comporte six dignitaires, dix chanoines et douze prébendiers en charge de quatorze paroisses. Les revenus de l'évêque sont élevés, mais l'auteur s'abstient de formuler une quelconque opinion critique ou approbative. Sans se centrer sur le cas non singulier de Cadix, Vayrac applique, en définitive, à toute l'Espagne ses opinions en matière religieuse. Elles appartiennent pleinement à l'époque des Lumières et seront largement reprises au XIX^e siècle. En majorité sévères, elles s'ordonnent, chez Vayrac, autour de trois axes : les Espagnols sont naturellement dévots, mais trop attachés aux manifestations externes de leur foi ; leur intolérance les conduit à rejeter les Juifs et les hérétiques ; en raison de leur anti-monacalisme (néologisme que nous assumons), les membres du clergé régulier « se servent de leur ascendant pour établir un riche patrimoine sur les débris de la véritable dévotion ». Comme on le sait, cet anti-monacalisme s'exacerbera en France durant et après la Guerre d'Indépendance, au cours de laquelle les moines seront accusés d'avoir participé à la guérilla et prêché une lutte sans merci contre les Français.

Labat, aussi respectueux de la hiérarchie que Vayrac, a observé le grand confort dont jouit l'évêque, servi par un nombre élevé de laquais, mais il se garde de déplorer ce luxe excessif. La longue énumération des différents ordres de moines – cordeliers, capucins, religieux

¹⁸ Barthélemy JOLY, *Voyage de Barthélemy Joly en Espagne* (1603-1604), publié par L. Barrau-Dihigo dans la *Revue Hispanique*, t. 20, n° 58 (1909), p. 459-618. Notice biographique dans Bartolomé et Lucile BENNASSAR, *op. cit.*, p. 1222.

¹⁹ Bartolomé et Lucile BENNASSAR, *op. cit.*, p. 851.

déchaussés de la Merci, quêteurs, etc. – est porteuse d'un sentiment implicite et prévisible de satisfaction.

Bien entendu, l'anticléricalisme en France, qui prolonge l'anti-monacalisme, aura cours tout au long du XIX^e siècle. Ainsi, Édouard Magnien, auteur des *Excursions en Espagne*²⁰, se heurte-t-il à tout moment, avec irritation, à « chanoines, prébendiers, curés, capucins indignes, bedeaux, croque-morts » et moines dont « l'apparence annonce fort peu le jeûne et les macérations ».

L'originalité de l'approche de Labat tient à l'attention qu'il porte aux pratiques religieuses en dehors des lieux de culte traditionnels. De là l'impression d'une population qualifiée également de dévote par Vayrac.

La vision satirique de la Semaine Sainte trouvera des échos en France au cours du XVIII^e siècle et en pleine époque romantique. Labat, prétextant que « des affaires l'appelaient ailleurs », n'a pas assisté à ce spectacle, selon lui ridicule et lamentable, qui l'aurait fait rire s'il en avait été le spectateur et qu'il évoque à partir de sources écrites non mentionnées et pas nécessairement dignes de foi : « Quel sentiment de componction peut faire naître dans un homme un peu sage une troupe de pénitents chargés de rubans et de dentelles qui se fouettent en cadence et par mesure et qui redoublent les coups sous les fenêtres de leurs maîtresses [...] ? »²¹.

Séville

Formant un notable contraste avec Cadix – qui n'a suscité ni une fervente admiration, ni une agréable impression de dépaysement, en raison de son caractère trop européen –, Séville, comme prévu, est vantée pour « sa splendeur et magnificence » (Vayrac) et pour ses remarquables monuments (Labat). Alexandre Dumas, bien que surtout intéressé par les aventures de tous ordres, notamment sentimentales, ne démentira pas Labat lorsqu'il consacre plusieurs pages à la description de la cathédrale, de la Giralda, de l'Alcazar, de la maison de Pilate et de l'hospice de la Charité.

Les monuments religieux et le culte

L'extraordinaire nombre de couvents étonne Vayrac ; en effet, on dénombre quarante-quatre couvents de religieux et trente de religieuses, mais il n'en décrit que trois.

²⁰ Édouard MAGNIEN, *Excursions en Espagne ou Chroniques provinciales de la péninsule, illustrées par David Roberts - 3^e excursion : le Royaume de Grenade*, Paris, R. Lebrasseur, 1838, p. 83. Cité par Jean-René AYMES, « Séville sous le regard des voyageurs français à l'époque romantique », *op.cit.*, p. 137.

²¹ Père LABAT, *op. cit.*, p. 129.

Labat, après en avoir dénombré près de quatre-vingts, « riches et bien bâtis », procède à la description détaillée de trois d'entre eux, dont la chartreuse de Triana et le couvent de Saint Paul. Il laisse entrevoir, au passage, ses critères d'ordre esthétique, non explicités : il s'agit du bon goût et de la splendeur de la décoration intérieure. Pour Vayrac, le principal critère d'appréciation des monuments religieux est la grande taille, mise en évidence dans le cas de la cathédrale appelée « église métropolitaine », remarquable également pour son clocher, « chef d'œuvre de l'art ». De son côté, Labat consacre trois heures à la visite de l'intérieur de la cathédrale.

Plusieurs décennies plus tard, l'admiration sera portée au plus haut degré avec Custine qui, dans *L'Espagne de Ferdinand VII*, tient l'édifice – excusez du peu – pour l'une des merveilles de la terre et « un royaume entier » ; les épithètes « prodigieuse », « sublime », « étonnante » sont hyperboliques. En harmonie avec la décoration intérieure, le culte célébré est majestueux. De son côté, Gautier, toujours enclin à l'humour souvent alimenté par l'exagération, estimera qu'« il faudrait une année tout entière pour la visiter à fond ». Lui se contentera de consacrer deux pages à son évocation. Comme nous l'avons écrit il y a plus de vingt ans, Gautier, après avoir souligné l'énormité étonnante des dimensions, glisse vers des considérations désenchantées, éloignées du sujet, qui ont trait à la décadence de toute chose, au vieillissement du monde et au triomphe du prosaïsme.

En matière de religion, Vayrac ne trouve rien de spécifique à Séville. Pour sa part, Labat ose trouver un peu ridicules les moines affublés de grands manteaux et portant des lunettes. Ni Vayrac ni Labat n'évoquent une célébration mi-religieuse mi-populaire que les visiteurs de l'époque romantique se complairaient à décrire, soit avec enthousiasme, soit avec un humour irrespectueux : il s'agit des processions de la Semaine Sainte. À défaut, Labat, au long de plusieurs pages, décrit « le transfert de la bulle de la Cruzada »²².

Les monuments civils

Vayrac et Labat s'accordent ici pour estimer que les monuments sont plus nombreux et plus remarquables à Séville qu'à Cadix. Leur attention se porte, notamment, sur la Giralda et l'Alcazar.

²² Malgré l'application de Labat, inexistante chez Vayrac, à réunir un maximum d'informations orales recueillies sur place et, plus tard, livresques, les grands événements locaux demeurent ignorés, à savoir une grave inondation en 1708, deux incendies d'église en 1707 et 1717, une invasion de criquets en 1708 et une épidémie meurtrière en 1709. Mais on convient que ces données ne pouvaient apparaître que dans une édition du voyage de Labat complétée au cours du séjour postérieur de l'auteur à Paris. Les événements cités ci-dessus figurent dans Francisco AGUILAR PIÑAL, *Historia de Sevilla – Siglo XVIII*, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Sevilla, 3^e ed., 1989.

En pleine époque romantique, ces deux monuments ne manqueront pas d'être décrits par Gautier, mais plusieurs autres figureront aussi : la « Torre del Oro », la « puerta de Triana », la « Cristina », la « Lonja », l'hospice de la « Caridad », ce qui, au total, démontre la richesse monumentale de la ville, signalée par Vayrac et Labat, mais non illustrée par eux.

Un divertissement populaire

Ni Vayrac ni Labat ne pouvaient ignorer que « la course de taureaux » était le spectacle espagnol par excellence. Or Vayrac n'en dit mot et Labat regrette simplement de ne pas en avoir vu une. Mais, pour lui, le spectacle est remplacé – avec une surprise pour le lecteur – par un abattage de taureaux, sinistre « boucherie » où s'exacerbent la sauvagerie des exécutants et, implicitement, le goût ignoble des spectateurs.

Cette vision des choses sera reprise, en 1837, par Rosseeuw Saint-Hilaire qui trouve le spectacle de la corrida triste et dégoûtant, avec « du sang qui coule à flots », et qui plaint les chevaux et les taureaux²³. De façon générale, dès l'époque des Lumières et tout au long du XIX^e siècle, une mutation s'opérera chez les spectateurs français, horrifiés au début du spectacle, puis fascinés et, parfois, admiratifs et enthousiastes à la fin de celui-ci.

Au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle et tout au long du XIX^e siècle, les voyageurs tiendront « la course de taureaux » pour une fête (Carel de Sainte-Garde, 1670)²⁴ et « un amusement national » (Mérimée, 1830)²⁵. C'est justement à Séville que Custine, s'exprimant en 1831, considérera « le combat de taureaux » comme une fête nationale, comme un spectacle admirable et mémorable, où l'on assiste à « des prodiges d'adresse et de courage »²⁶.

La population

À Séville, comme à Cadix, Vayrac – qui pourtant se targue d'avoir eu « un commerce de dix ans avec les Espagnols » – se borne à de pauvres et suspectes généralités à propos des « Andaluz » (*sic*) « téméraires et hargneux ». À Séville, comme dans toutes les grandes villes

²³ La citation procède, selon Bennassar, du *Voyage à Cadix*. Rosseeuw Saint-Hilaire est l'auteur d'une monumentale *Histoire d'Espagne depuis les temps préhistoriques jusqu'à la mort de Ferdinand VII*, publiée entre 1836 et 1869. Notice biographique dans Bartolomé et Lucile BENNASSAR, *op. cit.*, p. 1233-1234.

²⁴ Texte publié dans Carel DE SAINTE-GARDE, *Mémoires curieux envoyés de Madrid. Sur les fêtes ou combats de taureaux, etc.*, Paris, Chez Léonard, 1670. Texte et notice biographique dans Bartolomé et Lucile BENNASSAR, *op.cit.*, p. 782 et p. 1209 respectivement.

²⁵ Lettre écrite à Madrid le 25 octobre 1830 : Bartolomé et Lucile BENNASSAR, *op. cit.*, p. 796.

²⁶ Astolphe DE CUSTINE, *op. cit.* p. 240-242. L'importance de ce spectacle ou fête est à ce point mise en valeur par les auteurs de récits de voyages que B. et L. Bennassar consacrent plus de quarante pages (*op.cit.*, p. 778-827) aux « Toros et toreros » depuis le XVI^e siècle jusqu'à 1880. Custine n'y est pas mentionné, et c'est pourquoi nous y faisons allusion.

– affirme-t-il – « la populace est mutine et fort libertine » et « les femmes fort galantes ». Comme d’habitude, Labat est meilleur observateur que son compatriote, à moins qu’il soit mieux informé, grâce à ses lectures postérieures. En liaison avec leur religiosité, les sévillanes ne sortent que pour aller à l’église ou assister à des processions. À cette occasion, leur visage et leur corps sont couverts, ce qui empêche leur identification. Et là, le lecteur est en présence d’un énoncé surprenant qui a pour effet de disqualifier ces dames : grâce à cet anonymat, leur comportement est, non seulement détendu et relâché, mais avili par l’effronterie. Le contraste est saisissant avec leurs manières d’être à leur domicile : là, loin d’être sottes ou vulgaires, elles alimentent une conversation agréable, fine, délicate et enjouée. Il n’est pas dit que celle de leur conjoint soit aussi captivante.

Comme B. et L. Bennassar l’ont démontré, les femmes sont présentes dans la plupart des récits de voyages et ce, depuis le XVIII^e siècle. C’est ainsi que Jean-François Bourgoing, parlant des Espagnoles en général, après avoir décrit par le détail leur corps séduisant, insiste sur leurs caprices et leurs faiblesses qui n’excluent pas la pratique irréprochable du culte religieux. Mais, au contraire de Labat qui – on l’a vu – reconnaît que, en privé, elles peuvent se montrer cultivées et distinguées, Bourgoing, enclin à la sévérité, insiste sur le penchant de beaucoup d’entre elles à être effrontées, grossières ou licencieuses²⁷.

Au milieu du XVII^e siècle, Antoine de Brunel – qui, certes, ne se référait qu’à Madrid –, encore plus impitoyable que Bourgoing plus tard, dénonçait la conduite des « putains de quartier »²⁸.

À l’époque romantique, dans l’ensemble, les voyageurs, comme détournant leurs regards des prostituées pour ne pas avoir à en parler, préféreront se laisser séduire, comme Gautier, par les attirantes « manolas » qui portent la mantille et jouent de l’éventail, car telle est désormais la marque espagnole de la gent féminine dont le costume est « pittoresque » aux yeux de Custine²⁹. Cette image des Espagnoles n’a plus rien à voir avec celle rapidement et sagement composée par Labat et pas même esquissée par Vayrac.

²⁷ Jean-François BOURGOING, *Nouveau voyage en Espagne*, Paris, Regnault, 1788 et 1789. Notice biographique dans Bartolomé et Lucile BENNASSAR, *op. cit.*, p. 958-963. Sur Bourgoing, voir Jean-René AYMES, « Ferveur républicaine ou modération du diplomate ? Les Espagnes et les Espagnols dans les éditions successives du *Tableau de l’Espagne moderne* de Jean-François Bourgoing ou la remise en cause de plusieurs stéréotypes entre 1788 et 1807 », Gilles Bertrand et Pierre Serna (dir.), *La République en voyage, 1790-1830*, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 251-263.

²⁸ Antoine BRUNEL, *Voyage d’Espagne, curieux, historique et politique, fait en l’année 1665*, Paris, C. de Cercy, 1665. Notice biographique dans Bartolomé et Lucile BENNASSAR, *op. cit.*, p. 970-971.

²⁹ Voir l’image romantique française de la femme espagnole, des brigands, des Gitans et de la corrida dans Léon-François HOFFMANN, *Romantique Espagne – L’image de l’Espagne en France entre 1800 et 1850*, New Jersey, Princeton University / Paris, Presses Universitaires de France, 1961, respectivement p. 99-109, 117-123, 123-125 et 93-99.

Au XIX^e siècle, le relatif désintérêt des visiteurs à l'égard de Cadix s'aggraverait. Il sera surtout question de cette ville à l'occasion des événements politiques et militaires durant la Guerre d'Indépendance et l'expédition des « Cent Mille Fils de Saint-Louis » en 1823. En un mot, comme l'écrit Custine en 1831, Cadix est « un foyer de révolutions ». Cette approche politique de la ville s'opérera au détriment, à la fois, des aspects religieux qui prédominaient chez Vayrac et Labat, et des aspects qualifiés de « pittoresques » au XIX^e siècle. D'où l'énoncé suivant de Custine, impensable chez Vayrac et Labat : « Il y a peu de choses à voir à Cadix : des remparts, des forts, des hospices, des hôpitaux, quelques promenades, la plage où périt le petit-fils de Racine, au moment du tremblement de terre de Lisbonne, et une ou deux églises ; voilà tout ce qui m'a paru curieux ici »³⁰.

Déjà, chez Labat et Vayrac, se sont dessinés des stéréotypes et des tendances qui se consolideront à l'époque des Lumières et du romantisme, notamment l'anti-monacalisme, l'attention portée aux cérémonies religieuses dans les rues, l'évocation des grandes fêtes populaires et le jugement porté sur les mœurs des femmes dont l'apparente réserve contraste avec le penchant au libertinage.

Mais le contraste est saisissant entre la pauvreté thématique dans les récits de Vayrac et de Labat et l'extraordinaire variété des sujets andalous abordés par les disciples de Théophile Gautier et d'Alexandre Dumas. Ces visiteurs, ou se faisant passer pour tels, non contents de décrire les monuments et les paysages, passeront en revue, tout à la fois, les marques laissées par l'occupation arabe, le folklore et la réalité ethnique avec la présence attirante des Gitans.

Si l'on ne prend en compte que le nombre de pages consacrées aux deux villes, Cadix et Séville sont *grosso modo* à égalité dans les récits de Vayrac et de Labat. Or, l'écart se creuse au XIX^e siècle et Custine en avancera l'explication : alors que « Xerès » ressemble à l'Afrique, ce qui accroît son pouvoir d'attraction aux yeux des Français, « l'aspect de Cadix est tout européen », ce qui exclut la surprise et le dépaysement ; les hommes sont « en habits français ou anglais » : ce n'est donc plus l'Espagne ; la désillusion et l'ennui guettent. C'est seulement du côté de Puerto de Santa María et de Sanlúcar de Barrameda qu'on peut se croire en Afrique, comme les visiteurs le souhaitaient au départ.

Il ne faudrait pas croire pour autant à une sorte de phénomène de balancier qui se produirait au détriment de Cadix et au profit exclusif de Séville. En effet, on se rappelle que

³⁰ Astolphe DE CUSTINE, *op. cit.*, p. 366-367.

Gautier est déçu par cette ville, que Chateaubriand la passe sous silence³¹ et que Gustave Doré n'évoque graphiquement ni Cadix ni Séville³². C'est que, pour les visiteurs européens, a sonné l'heure de Grenade et, à un degré moindre, celle de Cordoue³³.

³¹ René CHATEAUBRIAND, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, édition consultée Paris, Garnier-Flammarion, 1968. On lit : « De Cadix, je me rendis à Cordoue [...]. Je remontai jusqu'à Andujar, et je revins sur mes pas, pour voir Grenade [...]; l'Alhambra me parut digne d'être regardée » (p. 441).

³² Gustave DORÉ et Charles DAVILLIER, *Voyage en Espagne*, édition consultée Paris, Hachette, 1862, et Hachette-Stock, collection « Grands voyageurs. Stock+ », 1980. Voir María Dolores CABRA, « Davillier y Doré en la España de 1862 », *Historia 16*, n° 77 (septembre 1982), p. 106-115.

³³ Bien que les observations suivantes soient dénuées de caractère scientifique, il ne nous semble pas inutile de faire la somme, à partir des ouvrages de J. García Mercadal en 1962 et de C. García-Romeral Pérez en 1999, des références aux villes andalouses visitées par les voyageurs étrangers au XVIII^e siècle. Malheureusement, les chiffres ne concordent pas. Dans l'ouvrage de G. García Mercadal, on dénombre un peu moins de cent références à Cadix et plusieurs centaines à Séville : important contraste, donc. Mais, dans l'ouvrage de G. García-Romeral Pérez, à notre surprise, les références sont de quarante pour Cadix et seulement de près de trente pour Séville ; par ailleurs, Grenade et Cordoue sont mal loties, – si on peut dire – avec une vingtaine de références seulement. Mais on défend ici l'idée, nullement originale, que, à partir de l'époque romantique, Séville, cette fois accompagnée de Cordoue et, surtout de Grenade, l'emporte globalement et définitivement sur Cadix, selon le degré d'intérêt pour les visiteurs étrangers.